

**Séminaire à *deux voix* qui se tiendra à
L'Institut Protestant de Théologie, 83 Bd. Arago-
75014 Paris
Dates: Les premiers jeudis du mois: 07 mars, 04
avril, 02 mai, 06 juin
A 20h30
Et par Visio-conférence:
ccafseminaire@gmail.com**

L'acte analytique ? Comment faire entendre l'à voix basse d'une lecture de ce qui vient.

**Jacques NASSIF et
Pierre EYGUESIER**

En guise d'annonce et pour débayer le terrain

J'ai l'intention de reprendre la question de ce que peut être devenu aujourd'hui l'acte analytique, s'il doit pouvoir, pour exister, se distinguer d'un acte médical visant à délivrer un sujet d'une psychopathologie.

Cela m'amènera à reprendre la question du *sujet*, si celui-ci doit être redéfini. Sa fonction ne serait plus seulement celle de *représenter* des signifiants qui l'effacent, mais aussi celle d'émettre le son d'une *voix*.

Il en découlera que je serai amené à privilégier l'acte de *lecture* d'un visage comme antérieur à la parole et à en déduire le fait de rétablir une écoute de *la voix* par-delà les mots ; ce qui détermine un psychanalyste à se rendre attentif à *l'écrit* vers lequel tend cette voix comme à son véritable *objet*, si elle ne se contente pas de poursuivre son *but* : induire le sommeil hypnotique ou relancer la *croyance* pour échapper au *savoir*.

L'acte analytique sera donc abordé comme s'adonnant au rétablissement de cet objet qu'est l'écrit, en redonnant à lire ce qui s'énonce en voix, afin de lever *l'oubli* de "ce qui se dit dans ce qui s'entend".

Il en découlera aussi bien que cet acte soit essentiellement considéré comme ce qui redonne du temps à ce sujet, l'arrachant à l'instant de représentation entre deux signifiants, afin de le laisser avoir le temps d'accomplir sa lecture en finissant sa phrase ou écoutant la rétroaction de son sens, parfois différent justement de son intention et ouvrant ainsi à une nouvelle signification : celle du *vrai* qui trouve le savoir.

Jacques NASSIF

« Ses paroles tombaient, écrites, de sa bouche »

Quand Jacques (Nassif) m'a proposé de co-animer avec lui un « séminaire » sur le thème « L'acte analytique est ce qui met en couple la voix avec l'écrit afin de permettre à un sujet de devenir le lecteur de sa parole », après avoir dit oui j'ai immédiatement pensé donner à ma contribution le titre ci-dessus (en gras), que j'ai chopé au temps de ma jeunesse dans un roman policier de San Antonio. J'ai également pensé, dans la foulée, à un autre titre possible : « Quand l'écriture s'invite dans les cures »...

Puis j'ai réalisé qu'une bonne part de ma vie avait été consacrée à l'écriture. Passionné par les « figures du discours » au temps de mes études de philosophie, en relation avec la place éminente qui leur est accordée, et par Freud (dans *l'Interprétation des rêves* en particulier) et par Lacan, dont chacun sait à quel point la pratique reposait sur des manipulations de la « lettre », j'ai passé pas mal de temps à lire des livres sur les « tropes » (trouvailles), et rencontré sur ce chemin l'histoire sensationnelle d'Hélène Smith, alias Madame Sivananda, dont le parler en langues a été à l'origine d'un article époustouflant de Tsvetan Todorov, « Le symbolique chez Saussure » (dans *Théories du symbole*). Cela me plairait d'y revenir. Sans trop m'y attarder cependant.

M'étant persuadé que les interventions de l'analyste dans les cures trouvaient leur force et leur portée singulière dans ses lectures et ses écritures, j'en suis également venu à me dire que s'opérait, dans les plus ou moins rares moments où il consent à parler, un transfert de l'écrit dans la voix. Un transfert seul propre, bien davantage en tout cas que son savoir, à redonner à ses mots la « magie ancienne » (Freud, dans *L'analyse profane*) dont ils sont dépourvus dans un monde où le langage a été globalement ravalé à sa fonction utilitaire : la communication, voire la pédagogie (quand les paroles des gouvernants ne passent pas la rampe, l'explication qui prévaut est celle d'un défaut de pédagogie, et non celle d'une absence totale de magie des mots qu'ils déversent dans les micros ou devant les caméras).

Mais il y a plus. Diverses expériences, dans l'accompagnement des écrits d'éducateurs spécialisés, de doctorants, d'auteurs divers, mais aussi d'analysants, m'ont conduit, dans le sillage de ma propre cure autant que dans celui d'une recherche sur l'effondrement de la langue expressive dans le « monde de la production totale » (Adorno), à écrire leur voix, en me glissant dans leur inconscient verbal, en trouvant les mots et, pour tout dire, le style que je sentais poindre dans leurs brouillons, et dont leur fascination pour l'écrit et pour le savoir leur barrait l'accès.

Dans une expérience en cours avec une analysante, j'en suis même venu à me demander si un écrit porté à sa dimension littéraire n'était pas propice à l'atteinte du but d'une analyse selon Freud : « Transformer le malheur névrotique en malheur ordinaire. » Quand les pensées involontaires, qu'elles soient censurées ou restent « sur le bout de la plume », sont, dans un même mouvement, perçues et écrites par l'analyste écrivant, une fiction peut se donner enfin à lire. Affranchi, désaliéné par un style et des trouvailles verbales, le brouillon (la névrose ?) est délesté de son pathos, de son auto-centration. Une autre voie pourrait ainsi être dégagée pour la pratique de l'analyse, trop souvent engluée dans le fleuve menacé de dessèchement de l'association dite libre, et dans le silence trop souvent épais de l'analyste. Elle donne raison à Lacan quand il dit que « la vérité a structure de fiction » et qu'« Il n'y a d'éthique que du bien dire ». Et du bien écrire ? Ce que je me propose de vérifier en revisitant quelques-uns des livres écrits par des analysants de ce dernier au décours de leurs cures.

Reste à mettre tout ça en forme, et à prévoir un plan qui s'annonce si *chargé*, qu'il pourrait me laisser sans voix...

Pierre Eyguesier